

la nouvelle **ACTION FRANÇAISE**

HEBDOMADAIRE ROYALISTE - NOUVELLE SERIE - N° 35 - 1 FRANC - 29-12-71

DÉMOCRATIE ET ASTROLOGIE

L'année 1971 se termine dans un calme relatif et même, à première vue, par un demi-succès français dans la « guerre des monnaies ». Après l'entrevue des Açores, M. Pompidou a obtenu la dévaluation du dollar et la levée de la surtaxe de 10 % sur les importations européennes à destination des Etats-Unis. De plus, notre matelas de devises demeure honorable.

Cependant, cette tranquillité bourgeoise et « guizotarde » ne doit pas trop faire illusion. Dans la partie de poker économique-financier qui se poursuit, il est significatif que M. Pompidou, pour défendre les agriculteurs français face aux manœuvres américaines — qui voudraient instaurer une vaste zone mondiale de libre-échange — ait cru bon de se référer à l'esprit européen et à la nécessité de défendre le Marché Commun agricole. Démarche d'idéologue ? Expédient tactique ? Peu importe. Il est bon de retenir en tout cas que dans la crise économique larvée que traverse le monde capitaliste, le régime aura sa marge de

manœuvre limitée par les mythes et la démagogie eurocratique.

Et de toute manière, le savoir-faire comptable et financier de MM. Pompidou et Giscard ne suffit pas à résoudre les problèmes du développement harmonieux de la société française. Son absurdité, la massification à laquelle elle aboutit, se sont manifestées de toutes parts : les lycées et l'Université sont en crise, la Lorraine est la dernière victime du gâchis occasionné par la centralisation bureaucratique, et l'affaire d'Argenteuil vient de nous rappeler tragiquement les tares d'un urbanisme inhumain.

1972 devra être plus que jamais l'année du « soulèvement de la vie » contre un régime qui atomise les communautés sociales pour encaserner les individus dans des moules bureaucratiques. Et c'est sur ce terrain que la Nouvelle Action Française mènera son combat.

N.A.F.

Après la rencontre des Açores

Dévaluation du dollar et de la lire italienne. Réévaluation du mark, du franc suisse, du franc belge, du florin et du yen. Maintien de la parité du franc français et de la livre sterling. La crise monétaire, qui empoisonnait les relations économiques entre les pays occidentaux depuis une décennie, vient de trouver un aboutissement technique. Il appartient désormais au groupe des Six de découvrir une issue constructive, des bases nouvelles sur lesquelles pourront enfin s'établir des échanges internationaux débarrassés des aléas résultant des déséquilibres monétaires actuels.

Il n'est pas certain que l'accord des Açores soit, pour l'instant, autre chose qu'un répit provisoire. La dévaluation du dollar et la réévaluation des monnaies trop « fortes » atténue des disparités qui, en progression constante depuis 1965, approchaient un seuil critique. La cote d'alerte atteinte, les Etats-Unis n'avaient plus le choix : faute d'avoir réussi à faire plier l'Allemagne, le programme de lutte interne contre l'inflation ne pouvait suffire. Tôt ou tard, la dévaluation serait apparue comme inéluctable. S'étant donné les moyens d'en choisir la date, le président Nixon a pu profiter des difficultés économiques des « rebelles » de juin dernier et les con-

traindre à accepter aujourd'hui une réévaluation orgueilleusement repoussée à l'époque.

L'Allemagne est la première victime de l'accord monétaire. Elle est contrainte à réévaluer aujourd'hui dans une conjoncture économique qui lui est défavorable. Ses exportations ont baissé, ses importations augmenté, sa production s'essouffle et le chômage commence à s'y développer dangereusement. Ceux des habitants de l'Est français qui franchissaient allègrement la frontière voici quelques mois, alléchés en partie par les avantages attachés au taux de change flottant, commencent à refluer vers notre pays où les salaires sont peut-être parfois moins élevés mais où la prise en charge matérielle des chômeurs est mieux assurée qu'outre-Rhin. Le relèvement des prix agricoles communautaires enfin, s'il était intégral, empêcherait l'Allemagne de conserver certains marchés internationaux, la marge de profit résultant des ventes de produits industriels devenant trop faible en face d'une forte augmentation des prix agricoles.

Prudente sur le plan international et par là même principale bénéficiaire de la nouvelle situation, la France n'en restera sans

doute pas moins très timorée à l'intérieur. A vrai dire, les Français comprennent mal comment on peut à la fois mener habilement sa barque dans un concert international semé d'écueils et conserver des retards inadmissibles dans le développement interne du pays. L'école « néo-libérale » de M. Valéry Giscard-d'Estaing voit ses thèses confirmées à l'échelle internationale. On peut néanmoins douter sérieusement que leur application parvienne à donner à l'économie française un visage moderne.

Tels sont quelques-uns des paradoxes de la crise monétaire présente. Vaincus monétairement et financièrement, les Etats-Unis sortiront peut-être de l'épreuve renforcés commercialement. C'est le risque inverse que court l'Allemagne alors que pour la France on ne peut ni craindre un effondrement de la monnaie que les démagogues annoncent régulièrement, ni espérer une « relance » économique plaçant notre pays dans le peloton de tête des nations industrialisées. Faut-il en conclure que les phénomènes monétaires internationaux et les facteurs économiques internes n'ont que des rapports épisodiques et incertains ? La question reste posée.

Jacques DELCOUR.

L'ECHEC DE KEROUAC

La Beat Generation est bien morte. La mort de Jack Kerouac, en 1969, n'est venue que pour paraphraser un constat déjà certain. Il serait pourtant absurde de ne pas en conserver et même ranimer de temps en temps le souvenir. Il y a des expériences dont il faut souhaiter qu'elles restent uniques, ce qui nous impose de ne pas les ignorer.

L'année 1971 a vu paraître la traduction française de *Satori in Paris* (1), le plus « français » des livres de Kerouac. Et tout dernièrement, les Editions de l'Herne ont publié un hommage au maître de la Beat Generation, contenant des textes de William Burroughs, l'auteur de *Festin Nu*, et de Claude Pélieu (2). C'est l'occasion de revivre pendant quelques instants dans le grand souffle de révolte qui a animé quelques jeunes intellectuels de San Francisco dans les années 1950-1960. C'est surtout l'occasion de lire ou relire *Sur la Route* (3), le maître-livre de Kerouac.

Celui-ci nous explique lui-même, au cours d'une interview reprise dans l'ouvrage que lui consacre l'Herne, comment la paternité de l'expression *beat generation* lui est due : « Ouais, j'm'souviens bien de tout ça. John Holmes et moi nous écoutions des disques de jazz, en picolant, toute la journée... ouais, et nous parlions de la Génération Perdue. Et qu'est-ce que c'est que cette génération triste ? — et nous avons pensé plusieurs dénominatifs, et j'ai dit : Ah ! C'est une vraie beat generation... » (4).

Sur la Route est la chanson de geste celtique des révoltés de la nouvelle société, à corps et à cœurs perdus sur tous les che-

mins d'Amérique, en quête d'on ne sait quelle inaccessible étoile. Au passage, ils découvrent le Mexique, révélant, toute proche, cette autre Amérique dont ils ne peuvent que pressentir les germes de liberté qu'elle contient.

Leur fuite en avant n'est rien d'autre que la recherche désespérée d'un enracinement. Ezra Pound se cherchait déjà une patrie dans toutes les cultures latines ou orientales. Kerouac, lui, sait où aller : « Puisque je passe pour le porte-parole de la beat generation, autant préciser que toute la vitalité beat provient de mes ancêtres les Bretons... » Son nom est en effet composé de deux syllabes bretonnes : *ker* (maison) et *ouac* (champs), et ses ancêtres ont pris le chemin du Canada il y a un peu plus de deux siècles. C'est le récit d'une tentative de « retour aux sources » qu'il nous raconte dans *Satori à Paris*. Il y découvre en fait les gaietés de l'administration, et « l'extase » (*satori* en japonais).

Malgré la haute qualité de son œuvre, il n'en reste pas moins que la vie de Kerouac témoigne d'un échec. La beat generation était partie d'une exigence immense ; il n'est pas déplacé de citer à ce propos certaines pages particulièrement belles de *Saint-John Perse* :

« ... Et voici d'un autre âge, ô Confesseurs terrestres. Et c'est un temps d'étrange confusion, lorsque les grands aventuriers de l'âme sollicitent en vain le pas sur les puissances qui fuient l'Est industriel pour se lancer de matière. Et voici bien d'un autre schisme, ô dissidents !... »

Car notre quête n'est plus de cuivres ni d'or vierge, n'est plus de houilles ni de nappes, mais comme aux bouges de la vie le germe même sous la crosse et comme aux autres du Voyant le timbre même sous l'éclair, nous cherchons, dans l'amande et l'ovule et le noyau d'espèces nouvelles, au foyer de la force l'étincelle même de son cri... » (5).

Que sont devenus ceux qui un jour ont été portés par cette ambition dévorante ? « Une génération entière de migrants est sortie de *On the Road*, du Mexique à Tanger et au Népal », écrit Burroughs. Cela n'aura pourtant jamais représenté qu'une poignée de « clochards célestes », sans parler de ceux dont le système aura fait des « macadam cow-boys », malheureuses loques à qui seule la tristesse vient parfois rappeler qu'ils sont des hommes.

La tentation risque d'être encore longtemps présente de revivre le geste beat. Kerouac est là pour nous en exorciser, tout en entretenant le sentiment de révolte qu'inspire un ordre organisé en vue de la décomposition de l'ordre. Son échec doit être connu et compris.

Christian DELAROCHE.

- (1) Gallimard.
- (2) Burroughs, Kerouac, Pélieu : *Jack Kerouac*, L'Herne (coll. Les Livres Noirs).
- (3) Gallimard.
- (4) *Beat* évoque à la fois le mot battu, l'idée de rythme (jazz) et le mot béatitude.
- (5) Vents (Gallimard).

APRÈS ARGENTEUIL

Le mardi 21 décembre, une explosion de gaz dans la tour B de la Z.U.P. Nord d'Argenteuil faisait treize morts et une centaine de blessés. L'enquête en cours ne permet pas de déterminer avec certitude les conditions dans lesquelles l'explosion a eu lieu et les responsabilités de chacun.

D'ores et déjà, on peut poser cependant quelques questions des plus gênantes.

Tout d'abord, est-il exact que le certificat de conformité, qui doit être délivré par la direction départementale de l'équipement, ne l'a pas été et que la construction de l'immeuble a été entreprise sans que cette garantie indispensable ait été obtenue ?

M. Michel Vandel, conseiller général communiste du Val d'Oise, n'a pas manqué d'attaquer violemment la société privée d'H.L.M. « Les Lucilles », responsable de la construction de la tour B qui a commis une telle faute professionnelle. Et il est réconfortant de voir un représentant du parti de la classe ouvrière pourfendre ainsi les promoteurs privés qui ne se soucient que de profits.

Partis si courageusement, les élus communistes ne vont pas tarder, n'en doutons pas, à s'en prendre à la Société Mixte d'Aménagement d'Argenteuil (S.E.M.A.R.G.) qui a eu l'inconscience de confier à « La Lucille » la réalisation de la tour B et à dénoncer l'outrageance du dépliant publicitaire « Argenteuil notre ville » qui n'hésitait pas à tirer une de ses pages : « Créée il y a dix ans par la municipalité, la S.E.M.A.R.G. est un outil au service de la collectivité ». A coup sûr, les cyniques qui osent écrire cela doivent être conseillers municipaux U.D.R., direz-vous.

Or — et malheureusement pour M. M. Vandel et consorts — Argenteuil s'enorgueillit d'être depuis trente-cinq ans une

municipalité communiste ! La S.E.M.A.R.G. est donc une création du parti. Création du parti aussi le « grandiose » plan de création d'un « Nouvel Argenteuil » qui doit faire passer la cité de 100.000 à 200.000 habitants en l'an 2000.

Les élus locaux communistes sont très fiers de ce projet qui consiste à bâtir des tours de six à quinze étages en y entassant péle-mêle des déracinés originaires de toutes parts, des Nord-Africains venus des bidonvilles du vieux Argenteuil et d'anciens habitants chassés de pavillons qui étaient fort habitables.

Rénovation ne signifiant pas forcément Renaissance, quelques maisons du XVI^e siècle ont été rasées au passage.

Et Dieu sait s'il fait bon vivre dans le Nouvel Argenteuil entre ces clapiers uniformes, ces centres commerciaux style « grande surface » et l'absence de salles de réunions, de foyers culturels et de théâtres. En quelques années, la nouvelle cité s'est placée en excellente position pour damer le pion du record des suicides et des névroses à Sarcelles (autre municipalité communiste).

Mais il faut bien stocker l'homme nouveau dans la caserne universelle, substituer à la personne la Masse, construire en toute idéologie démocratique la Molécule humaine, comme dirait Teilhard. Et tant pis si un peu de précipitation amène quelques cafouillages explosifs dans la mise au point des conduites de gaz. Seuls d'affreux réactionnaires pourront partager cet avis d'un sinistré : « C'est une folie d'entasser deux cent cinquante personnes dans le même immeuble. Et dire qu'on continue à bâtir toujours plus haut ! Cette époque est folle. »

Paul MAISONBLANCHE.

Poubelle-Express

Nous savions depuis longtemps que Mme Françoise Giroud avait l'esprit faux et l'âme basse. Nous devons avouer cependant que dans le dernier numéro de l'Express elle s'est surpassée en fait d'abjection. A deux jours de Noël, qu'a-t-elle choisi comme éditorial ? L'apologie du suicide d'un vieux savant de quatre-vingt-sept ans, le professeur Lacassagne qui, se sentant fléchir intellectuellement, a préféré éviter la déchéance physique et s'est donné la mort. Ecoutez donc plutôt Françoise braire : « D'un mot laissé derrière lui, le professeur Lacassagne a demandé que son corps soit livré à l'autopsie. Puis incinéré. Ainsi aura-t-il disposé de lui-même jusqu'au bout et au-delà. Ce n'est pas cela un homme libre ? C'est en tout cas cela aussi. »

Nous, nous aurions plutôt tendance à croire que la liberté et la dignité de l'homme consistaient à accepter son destin, vieillissement et mort inclus, et nous n'avons que tristesse et pitié devant la démission d'un homme qui, peut-être, faute d'une cellule familiale, d'une amitié, d'une foi, n'a plus trouvé de raison de vivre. Maurras aimait citer les vers de Dante décrivant les gémissements de l'homme suicidé dont la chair en ressuscitant viendra un jour se pendre « à l'arbre de son âme ennemie ». Mais Mme Giroud n'a pas lu Dante. Sa bible c'est « Madame et le management ». Vive donc le management, four crématoire inclus.

A. F. R.

NAF TÉLEX NAF TÉLEX NAF TÉLEX NAF TÉLEX

● **TOURBILLON PREFECTORAL** : Fin octobre-début novembre : important mouvement préfectoral, 15 à 20 titulaires changeant de poste. Fin décembre : nouveau mouvement préfectoral de même ampleur.

En moins de deux mois, plus d'un tiers des préfets ont été remplacés. Que cache une telle précipitation ?

Faut-il y voir une manœuvre gouvernementale à des élections anticipées ? Bien que le Premier ait prétendu que l'échéance de mars 1973 serait respectée, on peut en douter. La France vient de marquer des points sur le plan international dans la crise monétaire, le budget est équilibré tout en favorisant les investissements psychologiquement souhaités (téléphone, routes) et le successeur du général-Président à l'Elysée a réussi à transposer dans la France de 1971 le modèle « guizotard ». Alors, pourquoi pas de bonnes élections permettant enfin aux braves gens de bien voter pour le bon président et son gouvernement ?

● **INCOMPATIBILITES** : La moralisation de la République est en bonne voie. Désor-

mais certaines professions, notamment celles d'administrateurs de sociétés, sont strictement interdites aux parlementaires... sous réserves de dérogations que l'Assemblée pourra accorder elle-même sans avoir à motiver sa décision. Louons nos députés de montrer tant de souplesse : la dérogation pourra devenir la règle et l'immobilier continuer à prospérer.

● **P.T.T.** : La distribution du courrier dans certaines petites communes rurales va être supprimée. D'ores et déjà des expériences sont tentées qui consistent à déposer les lettres dans des villages pilote où les habitants des environs viennent les chercher. Peut-être justifiable sur le plan de la rentabilité de l'exploitation postale, cette mesure est un pas supplémentaire dans la désorganisation de l'espace rural.

● **BENGAL** : Les troupes indiennes ont « libéré » le Pakistan Oriental. Les vainqueurs se sont empressés de rendre aux non-bengalis la monnaie de leur pièce en matière de massacres et ont largement égalé en atrocités celles qui ont été commises

par l'armée ouest-pakistanaise ces derniers mois. Naturellement la gauche universelle se doit de partir en guerre contre ce nouvel impérialisme. Lequel au fait ? Celui des Indiens soutenus par l'U.R.S.S. ou celui des Pakistanais soutenus par la Chine ? En attendant, l'arrivée à la tête du Pakistan du « dur » Ali Bhutto promet à Indira Gandhi des lendemains qui déchantent et à l'ex-empire britannique des Indes, découpé de façon ubuesque lors de la décolonisation, de nouvelles et sanglantes convulsions.

● **ITALIE** : L'incolore sénateur Leone a été élu au 23^e tour de scrutin avec les voix démo-chrétiennes, libérales, sociales-démocrates et (en partie) néo-fascistes. Sur un fond de décomposition politique et de scandales financiers (oh démocratie !) se dessine une réaction « musclée » destinée à mettre en échec le centre-gauche et l'élargissement de celui-ci au P.C. Mais attention au bloc des gauches reconstitué lors de ces élections (P.C. + P.S.I.U.P. et socialistes « nenniens ») face à une démocratie chrétienne minée par ses divisions.

La République

L'ASTROLOGIE ET LE SACRÉ

Le monde moderne prétend maîtriser tous les problèmes du développement et de l'épanouissement de l'homme par la science, la science qui dissipera l'obscurantisme et la superstition. En vulgarisateur simpliste de la théorie marxiste sur la religion-fétiche, opium du peuple, Youri Gagarine affirmait, voici une dizaine d'années, que Dieu n'existait pas pour la bonne raison qu'il ne l'avait jamais vu au cours de ses expéditions dans le cosmos. Un J.-J. S.-S. ou Louis Armand, quant à eux, prophétisent l'avènement d'une ère paradisiaque liée à la fin de la période de la pénurie, ce qui revient à réduire l'homme à un homo œconomicus, à vouloir — lutte des classes en moins — réaliser l'homme générique cher à Marx par l'avènement de l'ère de l'abondance.

Les hommes d'Eglise, d'ailleurs, se plient fort bien à cette sacralisation de la croissance et l'on voit Mgr Elchinger, Mgr Marty ou Mgr Pézeril croupionner sur les trottoirs de la société de consommation pour y racoler des clients destinés à remplir les églises où le message de la rédemption, dûment aseptisé, n'est plus celui du salut mais celui d'un progrès de drugstore.

Moyennant quoi, le taux de pratique s'effondre, celui des vocations est quasi nul et 37 % seulement des nouveaux-nés sont baptisés dans la région parisienne. La société s'acheminera-t-elle vers un temps où, selon le mot de Hegel, « tout réel est rationnel, tout le rationnel réel », et où le rationnel serait antinomique avec le sacré ? Et pourtant...

LE RETOUR DES ASTROLOGUES

Et pourtant, jamais nous n'avons assisté à une aussi spectaculaire offensive de l'irrationnel. L'astrologie par exemple, ne s'est jamais aussi bien portée. En 1962, les Français lui consacraient un budget de 300 milliards de francs anciens, la revue *Horoscope* tirait à 150.000 exemplaires, deux Français sur trois reconnaissent lire au moins occasionnellement les rubriques astrologiques des journaux, un sur huit avoir au moins une fois consulté dans sa vie une cartomancienne.

La voyante extra-lucide de papa s'est d'ailleurs adaptée aux mass-média et chacun connaît la vogue extraordinaire de Madame Soleil, la pythie d'Europe N° 1.

Dans le même temps, une revue comme *Planète*, qui se donne pour mission de faire parvenir ses lecteurs à une connaissance des secrets du monde et de la destinée humaine en faisant un

syncrétisme entre les religions révélées, les théories de Julian Huxley et le prophétisme teilhardien, connaît une vogue remarquable. On peut, à ce niveau, se demander quelles sont les raisons de cette distorsion entre l'exaltation officielle du rationnel et la vogue du « magique ».

MAGIE, RELIGION ET FOI

L'idée selon laquelle les astres influent sur la destinée des hommes est à vrai dire aussi ancienne que l'humanité elle-même. Pour les civilisations primitives, qu'elles soient chaldéennes, mexicaines ou chinoises, l'existence du microcosme humain est liée à celle du macrocosme astral ; l'être humain ne fait qu'un avec le monde et la croyance selon laquelle l'effusion de sang juvénile peut seule perpétuer le renouveau des cycles solaire ou lunaire est fort répandue.

Tout le génie grec consista à rejeter cette symbiose « magique » de l'homme et du cosmos, à affirmer la dignité et l'autonomie de la personne. Parallèlement, toutes les religions antiques traduisaient la pulsion religieuse existant dans tout être par des cosmogonies et des mythes qui présentent d'étonnantes parentés d'une religion à l'autre : l'histoire du déluge se retrouve en Inde, en Assyrie comme en Grèce avec Deucalion. Le thème de la résurrection existe avec le mythe du phénix ou la légende d'Adonis.

Et le cosmomorphisme n'avait pas disparu de la civilisation gréco-latine puisque le Soleil (Apollon), la Lune (Artémis) comptaient parmi les principales divinités. D'ailleurs, une astrologie populaire prospérait à Athènes et à Rome.

Le christianisme n'intervint pas en « faisant du passé table rase ». Pour la théologie catholique, les manifestations païennes et les grands mythes, la curiosité pour l'astrologie sont tout simplement l'expression d'un esprit religieux universel, d'un désir d'atteindre la divinité, de l'enchaîner par la magie. Or le christianisme n'est pas seulement une religion, il ne l'est même qu'accessoirement. Il est avant tout une foi, c'est-à-dire l'acte par lequel la divinité incarnée dans l'humanité et rédemptrice sauve les « hommes de bonne volonté ». La démarche religieuse de l'homme vers un Dieu inconnu est intégrée alors dans la révélation du Dieu vivant à l'âme du croyant par le canal de la grâce, elle-même dispensée par l'intermédiaire du magistère de l'Eglise.

Dans ces conditions, les grands schémas religieux de l'humanité peu-

vent sans inconvénient être mis au service du christianisme du moment que leur signification est radicalement transfigurée et couronnée par la Révélation, par l'Incarnation, par la Rédemption. Voltaire pouvait bien ironiser dans le « Dictionnaire Philosophique » sur la parenté entre la Genèse et les cosmogonies hindoues ; il montrait simplement qu'il n'avait rien compris au christianisme.

De même, ne nous étonnons pas de voir de nombreux sanctuaires catholiques bâtis sur l'emplacement d'anciens temples païens ou au sommet de « collines inspirées ».

Quant à l'astrologie, le christianisme ne l'a pas proscrite absolument. Après tout, saint Thomas d'Aquin, pourtant fort rationaliste dans sa démarche philosophique, a bien écrit : « *Astra inclinant, non necessitant* » (les astres inclinent, mais ne déterminent pas), ce qui revenait à maintenir une certaine correspondance entre le rythme de la vie humaine et celui des astres.

Ainsi, le catholicisme médiéval, faisant sienne avant la lettre la phrase de Péguy : « le spirituel est lui-même charnel », respectait la dimension religieuse naturelle de l'homme, homme rural avant tout, le laissait communier et correspondre avec les harmonies secrètes de la nature, à condition que cette communion débouche sur la rencontre avec l'Homme-Dieu et que la croyance antique au cycle fermé de l'éternel retour face place au dynamisme de la Bonne Nouvelle.

DU RATIONALISME A L'INFRA-RELIGIEUX

L'époque moderne a rompu cet équilibre. De Descartes à Rousseau, de Rousseau aux Droits de l'Homme, des Droits de l'Homme à Marx, les thèses révolutionnaires ont répandu à l'envi l'idée que l'homme est la mesure de toute chose, que sa Raison ne doit plus être un instrument lui permettant de prendre la mesure du monde, mais l'instrument de sa volonté de puissance orgueilleuse et solitaire.

La Bonne Nouvelle est devenue la religion d'un progrès fondé uniquement sur des critères quantitatifs. L'exode rural, l'aberrante concentration de l'homme dans des mégapoles sans âme, en faisant éclater la cellule familiale, l'ont enfermé dans son isolement et la fiction du citoyen-roi, monade orgueilleuse et souveraine, dissimule mal la détresse de l'être seul avec lui-même.

Dans le même temps, l'Eglise, persécutée par la République, voyait son influence battue en brèche, ce d'autant plus que nombreux étaient ses représentants qui — pour reprendre encore

des astrologues

DE LA TRADITION AU FANTASTIQUE

Péguy — ayant Notre-Dame, s'engouaient pour les laboratoires de psycho-physiologie, à moins que ce soit pour les laboratoires de physiologie psychologique.

Livré à lui-même, angoissé, névrosé, l'homme a cherché à retrouver coûte que coûte une signification à sa vie, un lien avec le monde, une présence amie. L'astrologie populaire telle qu'elle s'est vulgarisée depuis une cinquantaine d'années, répond à cette quête.

Les auteurs du « Retour des astrologues » (Club du *Nouvel Observateur*), constatent non sans raison que la prédiction astrologique a un caractère euphorisant. On ne parle pas dans les horoscopes ou chez les cartomancieuses de maladie, mais de « malaise », de mécontentement conjugal mais de « malentendus ». « ... Par hypothèse, l'astrologie restaure la communication, éclaire sur autrui comme sur soi-même. Pour donner un sens à la vie, l'horoscope excommunie l'absurde, la souffrance vaine, l'insurmontable, l'inexorable, et débouche sur une conception optimiste de la peine récompensée, de l'effort rentable » (op. cit., p. 33).

Quant au succès de Madame Soleil, il s'explique par le fait que cette femme a un immense bon sens qui lui permet d'être un ersatz du médecin et surtout du confesseur. Sa fonction est avant tout, sous couleur d'analyse du thème astral de chaque individu, de reconforter et atténuer les angoisses. « Dans le gigantesque village mass-médiatique, il n'y a plus comme dans l'ancien village, le médecin, le prêtre, l'instituteur, chacun un peu confesseur, un peu médecin des âmes, un peu magister. Celle qui vient pour la première fois assumer quelque chose de leur rôle apporte, à défaut de leur science et de leur art, une science et un art plus archaïques, plus primordiaux » (op. cit., p. 42).

Ainsi la dissociété contemporaine au nom du progrès aboutit à livrer l'homme désespéré à des formes de religiosité qui sont les plus archaïques, qui ne le font plus déboucher sur une espérance ineffable, mais lui servent de pitoyables tranquillisants, tranquillisants planifiés et commercialisés comme de bien entendu. Parallèlement, une idéologie de l'« ultra-humain » pour gens cultivés et cadres de la bureau-technocratie est diffusée dans des revues de style *Planète* (cf. ci-contre l'article d'Axel Alberg).

Notre combat contre la démo-bureau-cratie a aussi, que nous soyons croyants ou incroyants, cet aspect : permettre à la dimension spirituelle de l'homme de s'exprimer et de ne plus être falsifiée par les faux prophètes de l'establishment actuel.

Arnaud FABRE.

« Satan est le singe de Dieu. »

L'approche de l'ère du Verseau incite nos contemporains à se tourner anxieusement vers ceux qui leur proposent « l'au-delà du réel ». Face aux idoles décrépies du Scientisme et du Progrès indéfini se dressent les nouveaux magiciens, hérauts d'une convergence miraculeuse entre « la raison au sommet de ses conquêtes » et « l'intuition spirituelle ». Voici douze ans, le *Matin des magiciens* prétendait ouvrir une brèche dans le mur des fausses certitudes. Au nombre de celles-ci figuraient la science déterministe et la vieille Raison, alliées dans la même vanité d'explication universelle. Que ces deux idoles aient été bafouées, rien ne peut plus nous réjouir. Qu'elles soient remplacées par une subversion de l'intelligence nous incite à combattre cette tentative qui ne cache pas son caractère « luciférien ».

NÉO-SCIENTISME ET OCCULTISME MODERNE

Il serait stupide d'attaquer la compétence des collaborateurs de *Planète* qui réunit dans son sein une partie notable de l'élite de notre temps ; nous considérons simplement ici l'orientation générale de ce courant, en particulier les vaticinations de M. Louis Pauwels qui est en passe de devenir l'idéologue officiel des tenants du système. Cet ancien franc-tireur de la droite littéraire a plusieurs armes à son carquois : le lyrisme de bas étage (« les sciences d'aujourd'hui... dialoguent avec les antiques mages, alchimistes, thaumaturges »), l'affirmation pontifiante (« nous ne sommes ni matérialistes, ni spiritualistes : ces distinctions n'ont d'ailleurs plus pour nous aucun sens ») et le délire du drogué (« notre vision du présent et du proche avenir introduit du magique là où on ne veut placer que du rationnel »). Le choix des « maîtres » de *Planète* est révélateur : Shri Aurobindo, chantre de l'hindouisme rénové, c'est-à-dire perversi, Teilhard de Chardin et Gurdjieff. Un hindouisme de bazar (condamné par l'orthodoxie hindoue), un scientisme pseudo-spiritualisé, un occultisme confus. Tout s'éclaire quand on sait que Pauwels a jadis appartenu à la « communauté de Gurdjieff » (à qui il a consacré un livre), ce Gurdjieff qui déclarait : « Ma voie est une voie contre la nature et contre Dieu. » Toute l'orientation de *Planète* est imprégnée de cette convergence entre le néo-scientisme et l'occultisme moderne. Alors que la revue désirait jeter bas les dogmes décrépies du siècle dernier, elle les restaure sous une forme adaptée à la confusion intellectuelle de notre temps. La

vieille formule de Littré « on espère qu'une science infinie donnera à l'homme un pouvoir infini » pourrait lui servir de cri de ralliement. L'« homocentrisme » cher à Teilhard est présent dans tous les textes « doctrinaux » où l'on exalte les « possibilités infinies de l'homme » en dérive vers « quelque forme d'ultra-humain ». On y retrouve le sophisme de Protagoras (« l'homme est la mesure de toute chose ») et le désir de l'occultiste : la possession de pouvoirs sans limites sur l'homme et sur la nature. Enfin, un trait distinctif qui suffit à séparer les fidèles de la Tradition et les nouveaux magiciens : la confusion du psychique et du spirituel. Les phénomènes du mental sont présentés comme étant ceux de l'esprit, tandis que l'inconscient est censé représenter la dimension spirituelle de l'homme. Mieux que Freud, on se réclame de l'œuvre de Jung qui prétend appliquer l'explication psychanalytique au domaine spirituel ; ainsi celui-ci n'est pas nié, mais ramené à l'échelle humaine et à certaines constantes de sa mentalité.

Un texte de Pauwels donne « l'explication » du spirituel : « Si les plus vieux textes de l'humanité, sacrés à nos yeux, n'étaient que des traductions abâtardies, des vulgarisations hasardeuses, des rapports de troisième main, des souvenirs quelque peu faussés de réalités techniques. » Pour M. Pauwels, les Evangiles ne sont que des textes « techniques » falsifiés par la crédulité humaine ! Par contre, les phénomènes occultes (voyance, lévitation, bilocation, etc.) sont révéralés à l'égal de ce divin qu'il refuse. La tactique de *Planète* est simple : tout se réduit à des phénomènes purement physiques, mesurables, et quantifiables. Les effets matériels sont présentés comme les causes premières. En ayant l'habileté de présenter ces effets comme relevant du spirituel, on rallie ainsi les idéalistes inconséquents qui voient venir la défaite du matérialisme. Henri Massis rapporte cette anecdote dans *Maurras et notre temps* : à un jeune homme qui l'interrogeait, un vieil évêque répondit : « Vous croyez que le matérialisme est le danger majeur de notre temps ? Erreur, jeune homme, c'est l'idéalisme. » En effet, le matérialisme, par sa négation même, interdit l'accès au domaine de l'irrationnel qui seul peut mener à son terme la dissolution intellectuelle du monde. La résurgence d'une pseudo-spiritualité a déchainé les forces de destruction que les modernistes obnubilés par leur préjugé du mesurable ne voient pas. Déjà au début de ce siècle, on vu apparaître des substituts au Sacré : le messianisme de classe ou de race, les rites civiques, l'attente de la Parousie terrestre. Raymond Abellio, dans

DE LA TRADITION AU FANTASTIQUE (suite)

son essai sur *Le Nouveau Prophétisme*, montrait les mécanismes de cette substitution. Parallèlement, l'Eglise contemporaine a évacué de la foi toute référence trop précise au surnaturel ; l'œuvre de « démythologisation » du théologien Bultmann en fournit une excellente illustration. Le diagnostic de M. l'abbé de Nantes est juste : « *naturalisation du surnaturel et surnaturalisation du naturel* ».

Il y a pire que la négation de la spiritualité, c'est la spiritualité à rebours qui remplace Dieu par des substituts empruntés à la vie sociale ou à la partie sombre de l'existence : inconscient et phénomènes parapsychologiques. A l'heure où les contraintes morales et religieuses n'ont jamais été si faibles, on constate le pullulement des sectes spiritualistes. Outre le fait qu'aucune ne peut se réclamer de la légitimité initiatique traditionnelle, on retrouve cette confusion entre le psychique et le spirituel, ce goût des phénomènes irrationnels, l'attrait de spiritualités lointaines d'autant plus séduisantes qu'elles sont mal connues, et qu'en l'absence de toute contrainte, il est loisible de pratiquer un syncrétisme de mauvais aloi. Il ne faut pas tomber dans le mythe du « complot oriental » cher à certains conservateurs. Les représentants les plus qualifiés des spiritualités orientales ont toujours condamné les groupes ou les individus qui se réclament de leur Tradition. Il est intéressant de constater que les « maîtres » dont se réclament ces sectes sont tous tributaires de cadres de pensée « occidentalisés » : Vivekananda, Tagore ou Shri Aurobindo représentent l'équivalent du « modernisme » chrétien, une trahison de la spiritualité, et un rejet de la Tradition.

VALEUR DU FANTASTIQUE ?

La même ambiguïté pèse sur l'actuelle vogue du fantastique, que ce soit en littérature ou au cinéma. Il existe certes la propension de l'homme moderne à s'évader d'une vie quotidienne où la banalité dominante. Mais cette explication est uniquement sociologique et laisse échapper les autres motivations. Le mot même de fantastique prête à confusion. Le grand public et les néo-classiques ne veulent y voir que le besoin de rêve et l'attrait de l'irréel. Aux yeux des tenants de cette conception, le fantastique se réduit à des phantasmes d'inadaptés sociaux. A la limite, l'antidote du fantastique serait la psychiatrie. Pour d'autres, le fantastique crée un monde nouveau où l'homme déploie un monde trop étroit, c'est l'éthique rimbalde où le « *dérèglement systématique de tous les sens* » aboutit à l'illumination. N'hésitons pas à y voir Prométhée dans son rôle de ravisseur du « feu divin » qui donne la vie, non pas la vie quotidienne,

purement végétative, mais la Vie où l'homme se hisse au-dessus de lui-même et modèle le monde selon ses désirs. Le fantastique vise aussi à pérenniser les mythes en tant que représentations de réalités différentes. Le mythe peut être d'essence (la réintégration de l'homme dans l'état primordial) ou de nature démoniaque (Dracula prolongeant son existence terrestre par absorption de la vie d'autrui.)

Mais la mission la plus vraie du fantastique est la transmission, sous le voile de l'allégorie, des vérités d'ordre spirituel, à quelque niveau qu'elles se situent. C'est l'honneur de la France de posséder l'un des patrimoines fantastiques les plus riches du monde, depuis la Quête du Saint Graal de Chrétien de Troyes jusqu'au fantastique paysan nourri de sortilèges d'un Claude Seignolle. On oublie trop souvent que la France n'est pas seulement la patrie du classicisme littéraire, mais est aussi la terre bénie du fantastique, par ses légendes, ses monuments (voir le guide de la France mystérieuse), ses écrivains initiés sur lesquels les « doctrines secrètes » ont exercé une fascination qui nourrit leur œuvre. On sait depuis les travaux d'Auguste Viatte (*Les origines occultes du Romantisme*), de Castex (*Le conte fantastique en France*) que notre patrimoine littéraire est difficilement compréhensible si on ne tient pas compte de l'influence du folklore, de la religion, des mythes ou des courants ésotériques qui traversent la France. Il ne s'agit pas d'en appeler à une Raison qui trouve en elle-même ses propres limites, mais de voir que le fantastique authentique, celui qui transmet la dimension spirituelle tend à restaurer cette communion de l'homme avec le Cosmos ; le fantastique ne cherche pas à s'évader du Réel, mais décrypte le Réel en montrant que chaque chose a sa place dans une harmonie et symbolise une réalité supérieure. C'est en cela que le Fantastique ne se sépare pas de la métaphysique de la tradition, où l'homme se sent partie intégrante de l'univers selon des lois précises et un sens qu'il est possible de déchiffrer : « *les pythagoriciens nommaient clef la médiation entre Dieu et la Création. Ils la nommaient aussi harmonie* ». Le fantastique vrai constitue cette clé qui permet d'ouvrir les portes du Réel.

Jusqu'au XIX^e siècle, la littérature fantastique s'est développée en accord avec la société. Quand celle-ci a voulu vivre sans la Tradition, la littérature fantastique est devenue l'apanage de cénacles restreints. Aujourd'hui, elle fleurit de nouveau au grand jour à l'appel de ceux qui veulent donner un « *sens plus pur aux mots de la tribu* ». Mais comment ne pas voir que sa dimension a changé ? Désormais la littérature fantastique contemporaine fait de l'homme un jouet entre les mains de puissances monstrueuses ; l'univers est parsemé de pièges et de dangers, subtils ou ter-

rifiants auxquels l'homme n'oppose que sa faiblesse. L'œuvre de l'écrivain américain Lovecraft en est l'exemple extrême ; dans ses livres, la terre « *n'est qu'une bulle lancée dans l'univers* » que les forces du chaos ou d'une vie « autre » considèrent comme un jouet ou comme un objet d'expérience. Quand l'homme découvre soudain la réalité dans laquelle il se meut, son seul souhait est d'y échapper par la mort. Dans cette œuvre fascinante et inhumaine, nulle place pour l'espérance, ni pour un Dieu sauveur : le ciel est vide, le monde n'a de sens que pour les monstres qui le colonisent ; quant à l'homme, c'est quantité négligeable...

Depuis Lovecraft, le phénomène s'est généralisé ; l'apparition de la science-fiction a provoqué l'éclosion d'une littérature où domine l'Absurde, la destruction du monde ou sa transformation en cauchemar vivant. Cette littérature ne se veut pas « hors du réel » mais « précédant le réel », détaillant avec soin le monde de demain. Les auteurs en sont souvent des scientifiques ou des sociologues de profession qui puisent leur inspiration dans les « signes des temps ». La première science-fiction, dans les années vingt, était d'un optimisme naïf, plaçant le monde futur sous les auspices du Progrès rectiligne et de la démocratie tous azimuts. Elle se voulait « avant-garde » du monde moderne et prônait les lendemains qui chantent. Le phénomène était particulièrement net aux Etats-Unis où la science-fiction fut dès ses débuts une « littérature de consommation ». Il aura suffi de quelques décennies pour que les écrivains de science-fiction deviennent des contempteurs farouches du présent et de l'avenir. Un exégète a dit que la science-fiction était la « *littérature de notre temps* » ; la formule est vraie si l'on songe qu'elle entend disséquer notre époque et transférer dans l'avenir en les poussant au terme de leurs conséquences les caractéristiques les plus nettes de notre temps. Littérature de Cassandra ? Oui, dans la mesure où elle se contente d'extrapoler en fixant une ligne donnée à l'évolution du monde, sans admettre qu'une réaction puisse en changer la nature. C'est le reproche qu'il est nécessaire de lui faire, outre le « *babelisme* » planétaire, voire cosmique qu'elle nous promet.

Au terme de cette réflexion trop brève, nous en appelons à la Tradition vivante qui chasse les réflexes conditionnés en nous faisant découvrir l'intelligence d'un monde où tout, selon la Bible « *a été ordonné avec nombre et mesure* ». Tout au long de ces deux derniers siècles, des hommes tels que Joseph de Maistre, Blanc de Saint-Bonnet, Léon Bloy, Georges Bernanos, René Guénon et Charles Maurras proclamèrent la nécessité d'un retour à la Tradition vivante. Comment ne pas les entendre ?

Axel ALBERG.

LA PART DE L'AU-DELA

Depuis un an environ, le cinéma fantastique rencontre dans le public un accueil chaleureux. Et l'on commence à se trouver devant un phénomène que la raison ne peut, peut-être, pas totalement expliquer. Avant donc de tenter une rapide analyse, il importe de définir les rapports propres du fantastique et du cinéma. S'il tombe sous le sens que la « magie » du septième art sert merveilleusement la réalisation de sujets échappant au réel, on se demande avec étonnement pourquoi la majorité des films de ce genre étaient, depuis la guerre, projetés dans un nombre infime de petites salles. Auraient-ils été l'objet d'une malédiction ? On y voyait pourtant, avec une régularité confinant à la monotonie, le bon triompher du méchant ! Désir de sécurité ou impératif commercial doublé d'un sens puritain de la vertu ? Paradoxalement les précurseurs ne s'embarrassaient pas de tels problèmes. Je livre à votre réflexion le programme des *Féeries* de Georges Méliès, projetées entre 1896 et 1904, non sans vous rappeler que la première séance du cinématographe eut lieu le 28 décembre 1895 :

Le manoir du diable ; L'auberge ensorcelée ; la Taverna maudite ; Cendrillon ; l'Homme à la tête de caoutchouc ; le voyage à travers l'impossible.

Dès l'abord Méliès avait saisi les immenses possibilités de ce nouveau mode d'expression ; son imagination fit le reste. Ce qui ne l'empêcha pas de se heurter à Louis Lumière, partisan acharné de la réalité. Le débat court encore ; malgré cette phrase adressée par Lumière à Méliès : « Je salue en vous le créateur du spectacle cinématographique. »

Divers courants devaient entretenir la permanence du conflit en continuant à donner des lettres de noblesse à un style déjà bien illustré. Au lendemain de la Grande Guerre naissait l'« expressionnisme allemand », reflet et exutoire d'un pays à l'âme torturée, avec les réalisations de Fritz Lang, Robert Wiene et surtout Friedrich W. Murnau qui, dans *Nosferatu*, créa le véritable ancêtre de *Dracula*. Vers les années trente, Tod Browning reprit le

flambeau qui ne devait plus s'éteindre : de Carl Dreyer à Roman Polanski s'égrenent des noms que l'on ne peut négliger : Marcel Lherbier, Jean Cocteau, Marcel Carné, Robert Wise, Alfred Hitchcock, Terence Fisher, Mario Bava, Roger Corman, Alain Resnais.

Puisés la plupart du temps dans une littérature spécialisée, les films fantastiques ont presque toujours représenté une sorte d'échappatoire, comme leur source d'inspiration. Il semble cependant que les tendances récentes aillent davantage vers ce que l'on appelle communément le film d'horreur. Ce dernier conjugué également violence et phénomènes surnaturels, remplaçant dans l'esprit de l'homme occidental, guerre et religion. Un tel transfert, chez celui qui en est l'objet, tendrait à prouver la pérennité de certaines « dispositions » profondes motivées par une crainte insurmontable de la mort. La science, en provoquant partiellement la perte de la foi, a mis l'être humain devant sa « réalité ». Il tente donc de conjurer ce sort irréversible, et rapproche ses phantasmes de faits tangibles afin de les rendre à la fois plus forts et plus crédibles.

Ainsi les forces du mal, qui autrefois s'avaient toujours vaincues à la dernière image, restent maintenant maîtresses du terrain. L'ultime séquence du *Bal des Vampires*, de Roman Polanski, nous montre le professeur, spécialisé dans la chasse des suceurs de sang, emmenant avec lui, sans le savoir, le fléau qu'il était venu combattre. Plus récemment, *Les lèvres rouges*, d'Harry Kumel, se terminent par le triomphe d'une jeune élève-vampire ; et, fait caractéristique, ce film prend ses sources dans la réalité, puisqu'il présente un personnage ayant réellement existé au XVI^e siècle, Elisabeth Bathory, nièce du roi Etienne I^{er} de Pologne, femme du comte Nadasdy. Condamnée à la détention perpétuelle pour avoir attiré un grand nombre de jeunes filles dans son château afin de les tuer et de se baigner dans leur sang chaud, la « comtesse sanglante » n'est nullement une invention de cinéaste. Coïncidence étrange, sa ténébreuse histoire nous

est contée par Peter Sasdy dans *Countess Dracula*, encore inédit. Enfin *Rosemary's baby* de Roman Polanski et plus récemment *The Mephisto Waltz* de Paul Wendkos tendraient à nous persuader que la sorcellerie peut rendre de grands services dans la vie courante et qu'elle mène obligatoirement à la victoire.

Nécessité psychologique, jeu de l'esprit qui peut se manifester plus librement, cristallisation des angoisses d'une société décadente, le cinéma fantastique sort de l'ombre et l'on n'a pas fini d'entendre parler de lui.

Dominique PAOLI.

Conférences

NICE

Cercle Charles-Maurras, salle Bréa, 4, boulevard Carabacel à Nice, à 20 h 45.

4 janvier : « La Nation, l'Europe et l'Universel », par M. Delivré, professeur de philosophie.

18 janvier : « Le nationalisme et le principe des peuples à disposer d'eux-mêmes », par M. Delivré.

TROYES

Conférence de Bertrand Renouvin et Michel Giraud le 8 janvier, 10, rue Arago, à Sainte-Savine.

Les films de la semaine

RENDEZ-VOUS A BRAY, d'André Delvaux, avec Anna Karina, Mathieu Carrière et Roger Van Hool.

Sur un rythme assez lent, quelques heures de la vie d'un jeune pianiste pris entre ses souvenirs et une attente sans fin. Délicat, merveilleusement interprété, ce film nous conduit en demi-teintes dans l'univers de l'artiste. UN ÉTÉ 42, de Robert Mulligan, avec Jennifer O'Neill et Gary Grimes.

La découverte de l'amour par un adolescent américain au cours de la dernière guerre et la révélation d'une actrice aussi jolie que talentueuse.

VŒUX DU COMITÉ DIRECTEUR

Le comité directeur de l'Action française présente à Monseigneur le Comte de Paris ainsi qu'à la Famille Royale ses vœux très respectueux pour 1972.

Le comité directeur présente, aux militants de la N.A.F., aux abonnés et aux lecteurs de notre hebdomadaire, ses vœux pour l'année qui commence.

Les derniers mois de 1971 ont vu un essor certain de notre presse et de l'ensemble de notre mouvement. La progression constante du nombre des abonnés, l'augmentation du nombre des exemplaires vendus à la criée, les réunions et nos premières actions spectaculaires incitent à l'optimisme. Cet optimisme doit être cependant nuancé. Le nombre encore insuffi-

sant de nos abonnés ne nous permet pas encore d'agrandir le format de la N.A.F. et notre équilibre financier demeure pour nous un grave sujet de préoccupations.

Au moment où commence un vaste débat sur la République et la Monarchie, il est essentiel que les militants royalistes fassent un effort accru de diffusion. Cet effort dépend en grande partie du développement de notre implantation sur tout le territoire.

Aussi les résultats satisfaisants enregistrés dans ce domaine depuis huit mois ne doivent-ils marquer qu'une étape.

Beaucoup a été fait. Mais la satisfaction que l'on peut légitimement ressentir pour le travail accompli ne doit pas faire oublier que beaucoup reste à faire.

LE COMITÉ DIRECTEUR.

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

Restauration nationale

édité par S.N.P.F.
17, rue des Petits-Champs,
Paris-1^{er} - Tél. : 742-21-93

Abonnement : 35 francs.
C.C.P. NAF, Paris 642-31

Directeur de la publication :
YVAN AUMONT

Imprimerie Abexpress
72, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Retour à l'anthropolitique ?

Paul-Louis Mitifiot (1) me rappelle qu'une « anthropolitique » ne saurait oublier qu'« avant d'étudier les rapports de l'homme avec la société, la logique commande qu'on le considère en première analyse comme un élément naturel soumis à l'influence des plantes, de la terre, des climats, assez intelligent toutefois pour savoir composer avec tout ce que l'on regroupe aujourd'hui sous le terme générique d'environnement ». Je ne suis pas fâché qu'il me permette de donner ainsi un complément à mes réflexions de cet été.

Une brève allusion au somatique, à l'unité indissociablement biosociopsychologique de l'homme ne suffisait pas en effet à mettre l'accent nécessaire sur un combat essentiel qui lui aussi est critique, s'inscrit dans le cadre de la cité. L'ethnobotanique, l'écologie sont des sciences qui sont nôtres, si toutefois rien d'humain ne nous est étranger.

Les étudiants, qui ont subi mes conférences ces derniers temps, ne s'étonneront pas de me voir citer ce texte de Maurras que je finis par savoir presque par cœur tant il me paraît condenser d'une manière parfaite son anthropologie :

« Or, en deux mots, l'homme est un animal qui raisonne. Cette vieille définition me semble bien la seule qui puisse satisfaire. Ni la moralité, ni la sociabilité, ni certes le sentiment ne sont particuliers à l'homme. Il n'a à lui que la raison ; c'est ce qui le distingue sans l'en séparer du reste de la nature. Cette nature est représentée en lui tout entière dans son corps qui a poids, nombre et mesure ainsi que les métaux, organisation comme les végétaux, sensibilité et mouvement comme les animaux, et qui paraît ainsi la couronne de notre terre ; sa raison est nourrie, aiguisée, activée et éclairée sans cesse des tributs que le monde lui paye par ces canaux. Dans un homme parfait, il faut que la raison ainsi conditionnée par la nature entière développe toute l'ampleur de son énergie dans le mode exact où cela ne peut nuire à l'expansion parfaite d'un corps et d'un cœur florissants. La raison poussée à l'excès, desséchant l'animal, tarit ses propres sources de développement ; et quant à la culture exclusive du corps, il est bien clair qu'elle épaissit une âme raisonnable et ôte à l'homme son esprit. »

Et Maurras d'ajouter malicieusement :

« Le plus parfait des Athéniens buvait coup sur coup sans perdre la tête, puis raisonnait divinement... » (2)

Il importe de retenir les leçons essentielles de ce texte :

1° L'homme se distingue de la nature sans en être séparé puisque son corps est la couronne de notre terre ;

2° Mais il s'en distingue tout de même par sa raison. Ces deux leçons qui ne rappellent que des vérités permanentes ont besoin d'être rappelées aujourd'hui pour des raisons que nous ne pouvons évoquer que brièvement.

La première sera entendue par tous ceux qu'inquiètent la dégradation de la nature, la pollution universelle. L'homme, élément de la nature, dépérit à mesure que cette nature s'épuise et voit consumées ses énergies biogénétiques. Le respect de la nature, nécessité vitale, fait partie du patriotisme qui ne se comprend pas sans amour charnel de la terre. C'est un premier aspect de la question, car le milieu nécessaire à la vie étant sauvegardé, il faut encore prendre soin de la vie elle-même.

Celle-ci a ses lois qu'on ne saurait violer non plus impunément. Elle est soumise à son propre rythme qui mesure sa respiration et le battement de son sang. Or il se trouve que ce rythme naturel est sans cesse aujourd'hui soumis à des accélérations mortelles. Ce n'est pas pour rien que la médecine moderne parle de « maladies de civilisation » au premier rang desquelles se distinguent les maladies de cœur qui se développent d'une façon foudroyante. Et les Etats-Unis nous devançant de très loin dans cette pénible accélération de l'histoire...

Ceci explique que parallèlement au mouvement de sauvegarde de l'espace naturel, se découvre plus ou moins confusément un désir d'inventer un nouvel art de vivre conforme aux mesures du rythme biologique, d'un temps spécifiquement humain.

Toutefois, il faut bien voir que les maladies cardiaques ne sont pas les seules maladies de civilisation et qu'à côté d'elles figurent en bonne place les maladies psychiques et nerveuses. En particulier, la névrose est la fleur vénéneuse qui fleurit le plus facilement au sein de notre univers social urbain.

Or un psychologue tel que Allers, à l'encontre de Freud, a bien montré que la névrose avait des conditionnements somatiques et sociaux mais qu'elle constituait avant tout une maladie propre à l'esprit, une révolte contre la condition humaine qui finit par devenir métaphysique (3). Nous reviendrons sur la question, car il

nous paraît primordial d'analyser en profondeur la révolte moderne, celle des jeunes en particulier. Mais c'est le problème fondamental de l'anthropologie que nous voudrions soulever cette fois.

En effet, si la névrose est une maladie que notre civilisation suscite tout particulièrement du fait de l'éclatement des cadres sociaux, de l'urbanisme sauvage qui produit la cité en miette et du rythme d'existence forcené qu'elle impose, elle est d'autant plus répandue que cette civilisation est métaphysiquement malade. Cette civilisation, qui bafoue l'intelligence, refoule les interrogations suprêmes et ne connaît que le profit, l'expansion et la consommation pour mots d'ordre, détruit l'homme en son centre spirituel.

C'est que l'homme, comme me l'enseignait un vieux professeur, est *tout entier âme et tout entier corps*. Il est proprement impossible de vouloir dissocier l'une et l'autre. Il serait donc proprement monstrueux de vouloir laisser de côté ce qui distingue l'homme du reste de la nature.

La seconde leçon du texte de Maurras nous paraît impérative plus que jamais. Nous avons vu que ce qui était propre à tous les hommes, ce qui était même en tout homme constituait l'identité humaine. Or il se trouve aujourd'hui des écoles pour mettre entre parenthèses ou même pour nier radicalement cette identité. Ces écoles ne sont pas toutes marxistes. Certaines sont de « droite ».

On prétend faire de l'antimarxisme scientifique à base de génétique, de biologie, ce qui est sûrement intéressant. Le malheur, c'est qu'on rejoigne l'adversaire sur les points les plus fondamentaux.

La seule façon de s'en sortir est de tenir, dirait Bossuet, les deux bouts de la chaîne, c'est-à-dire ne pas perdre de vue la complexité et l'unité du composé humain, ce qui unit et ce qui sépare l'homme du reste de la nature. Il ne reste plus alors aux individus qu'à affronter librement leur destin en conformité avec tous les éléments de leur nature.

Gérard LECLERC.

(1) N.A.F.-Forum. L'environnement, n° 33 du 16-12-1971.

(2) Charles Maurras. Prologue d'un Essai sur la critique.

(3) Cf. Jugnet : Allers, l'anti-Freud, Editions du Cèdre.

**LA REPUBLIQUE
OU
LA MONARCHIE**

**La semaine prochaine,
la réponse de
JACQUES LAURENT, Prix Goncourt 1971**